



VIVE LE PCF (MLM) !

Les Fables de Jean de La Fontaine

Jean de La Fontaine, un moraliste

Le XVIIe siècle est le « grand siècle » de l'histoire de France ; il est le moment-clef où la nation se forme après qu'ait été établi ses fondements au XVIe siècle, avec François Ier. Ce dernier a en effet constitué une entité étatique solide, fixant les frontières de manière strictement organisée et posant une langue comme dénominateur national.

La vie économique se développe de manière générale en s'appuyant sur la capitale maintenant une centralisation de l'ensemble de la culture, aboutissant à formation psychique française se développant par la culture.

Le XVIIe siècle est le produit direct du XVIe siècle, dont il développe toute la base. C'est ce que constatent les moralistes, ces figures littéraires proches de la cour et constatant, d'un œil à la fois critique et servile, enthousiaste et inquiet, le développement de la France.

Jean de La Fontaine (1621-1695) n'a, vu cet arrière-plan, pas une démarche différente de Jean de La Bruyère et de François de La Rochefoucauld, le premier avec ses *Caractères*, le second avec ses *Maximes*.

On a un portrait des mœurs, des attitudes, des comportements ; on a une philosophie qui est celle prédominant au XVIIe siècle : le néo-stoïcisme, forme laïque d'une sorte de catholicisme au service de la monarchie absolue.

On a la même constatation que le mode de production capitaliste se développe, corrompant les traditions et amenant l'émergence des marchands et des commerçants, d'une bourgeoisie.

On a, allant de pair avec cela, la compréhension d'une différenciation toujours plus accentuée entre les villes et les campagnes : ici, bien sûr, on a immédiatement à l'esprit la fable de Jean de La Fontaine sur le rat de ville et le rat des champs, fable provenant initialement de l'Antiquité, de Horace.

Car, de la même manière que Molière comptait plaire et instruire, que Jean de La Bruyère et François de La Rochefoucauld construisaient des courtes phrases ou des petites histoires avisant de ce qui est juste ou pas par un ton plaisant et en même temps donnant des leçons, Jean de La Fontaine a écrit des *Fables* qui ont comme but de distraire et d'enseigner.

Cet aspect essentiel a été particulièrement malmené par des décennies d'enseignement de ses fables aux jeunes enfants, galvaudant ainsi à la fois la dimension portraitiste et la profondeur

philosophique.

A la base même, il a posé problème, par ailleurs, car l'approche n'a pas été considérée au XVIIIe siècle comme étant à la hauteur des exigences culturelles de l'époque.

Le ton est trop enjoué, la morale trop cocasse, la réflexion trop emportée, les personnages trop naïfs, la démarche pas assez régulière, la philosophie trop attendrie, le portrait trop éparpillé et également, finalement, déformé notamment par l'utilisation d'animaux personnifiés.

Il est vrai que Jean de La Fontaine semble suivre ses impressions ; ses *Fables* sont traversées de remarques ici et là, sans ligne de conduite stricte. *En cela, Jean de La Fontaine se rapproche des Essais de Montaigne, il relève encore du XVIe siècle et a toujours assumé, comme nous le verrons, un certain « style » passé.*

Mais en même temps, les Fables porte une réflexion matérialiste qui dépasse largement son ambition initiale, avec la reconnaissance de la dignité du réel en ce qui concerne les animaux.

C'est sans doute cette mise en perspective effectuée par Jean de La Fontaine qui a d'un côté fait qu'il s'est vu reconnu peu de valeur lors du grand siècle, de l'autre fait qu'il a été considéré comme si plaisant.

Concernant son contexte historique, une anecdote veut ainsi que Molière prit la défense de Jean de La Fontaine à Auteuil face à Jean Racine (qui était le cousin de La Fontaine) et Pierre Corneille se moquant de lui, en affirmant :

« Ne nous moquons pas du bonhomme, il vivra peut-être plus que nous tous. »

« Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

D'ailleurs, ces faiblesses ont permis à Jean de La Fontaine d'apporter des véritables éléments d'économie politique, façonnant le portrait d'une certaine transformation de la France.

Les modèles des fables

Si l'on porte son attention quant à la genèse des *Fables*, on peut voir qu'il y a 240 fables, réparties dans douze livres, de la manière suivante :

a) les livres I à III et les livres IV à VI ont été publiés au même moment, en deux volumes, en 1668, avec des illustrations de François Chauveau. Ce dernier était alors le plus connu des illustrateurs ; il a notamment réalisé notamment la « Carte de Tendre » très connu au XVIIIe siècle.

L'œuvre est dédiée au Dauphin, le fils aîné de Louis XIV, alors âgé de six ans.

b) Les livres VII et VIII sont publiés en 1678, les livres IX, X et XI en 1679. Ils sont cette fois dédiés à Madame de Montespan, la maîtresse de Louis XIV.

c) Le livre XII, en réalité à l'époque le troisième des recueils, est publié en 1694.

Quant au principe des fables, Jean de La Fontaine ne l'a nullement inventé et ne l'a d'ailleurs jamais prétendu. La quasi totalité des fables s'appuie sur des modèles préexistants, qu'il modifie plus ou

moins, tout en reconnaissant ouvertement sa dette intellectuelle.

Voici comment La Fontaine présente les *Fables*, dans sa dédicace à Monseigneur le Dauphin, mentionnant Ésope :

« Je chante les héros dont Ésope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons:
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes. »

Voici l'avertissement au livre VII, qui fait l'éloge de l'Indien Pilpay :

« Voici un second recueil de fables que je présente au public (...).

Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien.

Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman.

Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. »

En fait, Pilpay n'existe pas, ce nom étant dérivé de celui de Bidpaï dans la version arabe du recueil indien appelé le Pañchatantra, dont l'auteur reste obscur, l'oeuvre ayant connue de nombreuses variations.

Et, donc, ce « Pilpay » est avec Ésope la principale inspiration de Jean de La Fontaine, chacun étant la base des deux systèmes de références dans les Fables.

Les six premiers livres s'appuient ainsi très largement sur les fables de l'antiquité grecque et romaine, avec principalement Ésope, mais également Phèdre et Babrius, avec également Avianus, Horace, Tite-Live.

Par contre, les six autres livres se fondent sur d'autres inspirations et principalement donc le Pañchatantra, un recueil indien de fables sans doute écrit autour de 300 ans avant notre ère, mais également des conteurs français et italiens, du Moyen-Âge et de la Renaissance.

Comment Jean de la Fontaine a-t-il découvert le Pañchatantra ? Il l'a fait de manière très indirecte, cette oeuvre indienne étant passée en Perse, puis dans le monde arabe, avant d'être traduit en latin au XIIIe siècle par Jean de Capoue, un juif converti au catholicisme, sous le titre de *Directorium humanae vitae alias parabola antiquorum sapientum* (Guide de la vie humaine ou Parabole des anciens sages).

Il y eut ensuite une traduction en espagnol, sous le titre *Recueil de faits et d'exemples contre les embûches et les périls du monde*, suivi de deux oeuvres italiennes écrits par des Florentins s'en inspirant : la *Première façon des discours des animaux* par le florentin Agnolo Firenzuola, qui fut traduite en français, ainsi qu'un ouvrage de morale écrit par Anton Francesco Doni.

Pierre de Larrivey traduisit alors les deux ouvrages en 1579, sous le titre de *Deux livres de philosophie fabuleuse*.

Jean de La Fontaine eut aussi accès, toutefois, à une autre source : la version arabe du Pañchatantra, le *Kalîla wa Dimna*.

Cette version connut une traduction en 1644 avec comme titre *Le Livre des lumières ou la Conduite des Roi*, ainsi qu'une réimpression en 1698 sous le titre de *Fables de Pilpay, philosophe indien, ou La conduite des rois*.

A cela s'ajoute une traduction en latin du *Kalîla wa Dimna*, datant de 1666, effectuée par un religieux, le père Poussine, à partir d'une version en grec. On est certain que Jean de La Fontaine a connu cette traduction, car c'est la seule où l'on retrouve quelques fables en particulier (Le Chat et le Rat, Les Deux Perroquets, le Roi, et son Fils ou La Lionne et l'Ourse).

Cependant, cette double inspiration pose un grand souci.

En effet, l'approche d'Esopé n'a rien à voir avec celle du Pañchatantra, même si on sait que la tradition indienne des fables a influencé les auteurs de l'antiquité grecque – on ne sait cependant pas dans quelle mesure. C'est pourquoi Jean de La Fontaine expliquait que peut-être même ce qu'on attribue à Ésope revient à Pilpay.

Quelle est la différence ?

Chez Esopé, on a un apologue : un court récit à visée argumentative, se suffisant à lui-même. C'est en quelque sorte une forme proche de la parabole dans la Bible.

Il y a une histoire, dont on tire une morale, un principe. Voici une fable d'Esopé, pour donner un exemple :

La Tortue et le Lièvre

Le Lièvre considérant la Tortue qui marchait d'un pas tardif, et qui ne se traînait qu'avec peine, se mit à se moquer d'elle et de sa lenteur.

La Tortue n'entendit point raillerie, et lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défiait, et qu'elle le vaincrait à la course, quoiqu'il se vantât fièrement de sa légèreté. Le Lièvre accepta le défi.

Ils convinrent ensemble du lieu où ils devaient courir, et du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce différend.

La Tortue se mit en chemin, et le Lièvre à dormir, croyant avoir toujours du temps de reste pour atteindre la Tortue, et pour arriver au but avant elle.

Mais enfin elle se rendit au but avant que le Lièvre fut éveillé. Sa nonchalance l'exposa aux railleries des autres Animaux.

Le Renard, en Juge équitable, donna le prix de la course à la Tortue.

L'histoire est plaisante et autosuffisante.

Les fables du Pañchatantra sont totalement différentes.

Le Pañchatantra, *Livre d'instruction en cinq parties*, n'est pas un recueil de fables, mais un enseignement expliqué à travers une histoire où de multiples fables s'enchaînent. Une histoire s'ouvre et quelqu'un raconte une fable, où quelqu'un peut alors également se lancer dans l'explication d'une fable, etc.

Tous les événements sont liés les uns aux autres, se ressemblant beaucoup par moments afin d'enseigner des vérités générales concernant la justesse, la morale, la politique que doit mener le prince, l'attitude que doit avoir l'honnête homme, la femme vertueuse.

Le système moral est sous-jacent à toutes les fables qui, par ailleurs, s'appuient sur des morales préexistantes, notamment religieuses, et tout tourne ainsi autour d'une seule même grande thématique visant à l'édification.

Le Pañchatantra ne vise pas une attitude personnelle intelligente, mais une correspondance à une sagesse préexistante, fournissant les moyens d'appréhender la réalité selon des principes moraux codifiés.

Voici une fable du Pañchatantra, où on comprend aisément que la fable est l'illustration d'une compréhension de la politique.

Tu as tort, reprit Carataca, dans une affaire aussi importante que celle-ci, nous devons marcher de concert si nous voulons réussir ; sans quoi, nous courons à notre ruine ; et si nous séparons nos intérêts, nous éprouverons le sort de l'oiseau à deux becs.

Comment cela ?

L'Oiseau à deux becs.

Dans un désert vivait un oiseau à deux becs, lequel s'étant un jour perché sur un manguiier, se rassasiait de ses fruits délicieux.

Tandis qu'avec un de ses becs il les cueillait et les avalait, l'autre bec, jaloux, se plaignit à lui de ce qu'il ne cessait pas de manger, et ne lui laissait pas le temps de cueillir aussi des fruits et de les avaler à son tour.

Le bec qui travaillait dit à celui qui était oisif : Pourquoi te plains-tu ? et qu'importe que ce soit toi ou moi qui avalions les fruits, puisque nous n'avons tous les deux qu'un même estomac et qu'un même ventre ?

Le bec oisif, outré de dépit de ce que l'autre bec, qui ne cessait de manger, ne voulait pas lui donner le temps d'avalier des fruits à son tour, résolut de se venger aussitôt de ce refus.

Il crut ne pouvoir mieux y réussir qu'en avalant un grain de l'arbrisseau *yteja*, poison des plus subtils qui se trouvait à sa portée. Il l'avala et l'oiseau mourut à l'instant.

Ce fut la désunion des deux becs qui causa leur ruine : par-tout où règne la division on n'a que des maux à attendre.

D'ailleurs ne connais-tu pas cet ancien proverbe : « On ne doit jamais aller seul en voyage, ni se présenter sans soutien devant les rois » ?

Veux-tu de nouveaux exemples qui te montrent les avantages qu'on trouve à se soutenir mutuellement et à se rendre des services réciproques dans les différentes circonstances de la vie ?

Comment La Fontaine combine-t-il alors les deux approches, celle d'Esopé et celle du Pañchatantra ? Il faut pour cela saisir sa vision du monde, celle des moralistes.

Une série d'oppositions dialectiques

Ce qui caractérise l'idéologie de la monarchie absolue, c'est le néo-stoïcisme. Il faut savoir accepter son sort, lié à un ordre inné décidé par une puissance supérieure ; cette acceptation va de pair avec le fait de voir le bon côté des choses, tout en acceptant passivement un aspect négatif.

Cette idéologie bien spécifique traverse toutes les *Fables* et est propre à leur approche, ce qui fait d'ailleurs qu'elles ne parviennent pas à un enseignement d'ordre général, se contenant de faire passer un message par fable, avec la morale à la fin qui vise à atténuer les comportements du lecteur, en le menaçant d'une catastrophe s'il agit de manière démesurée.

C'est en ce sens que Jean de la Fontaine est un moraliste.

Le XVII^e siècle a, en effet, au cœur de son idéologie une intense réflexion sur les comportements.

Or, à partir du moment où les moralistes constatent qu'il y a une incohérence dans le développement du siècle, en raison d'un côté d'un plus haut degré de civilisation, de l'autre de l'irruption forcenée du capitalisme faisant la promotion de l'opportunisme, ils se retrouvent coincés entre l'éloge de l'honnête homme et la dénonciation des travers de la nature humaine.

C'est ce balancement entre deux pôles qui fait que Jean de La Fontaine, ainsi Jean de La Bruyère et François de La Rochefoucauld, ont été considérés comme n'ayant pas la même dimension que Jean Racine ou Molière.

Pour cette raison également, on retrouve chez Jean de La Fontaine toute une série d'oppositions dialectiques que l'on retrouve chez Jean de La Bruyère et François de La Rochefoucauld. Et ces oppositions reflètent, naturellement, la contradiction entre villes et campagnes qui se développe alors.

L'exemple tout à fait pertinent est ici *Le rat de ville et le rat des champs*. A la figure raffinée vivant dans le danger s'oppose la figure rustique vivant dans la sécurité.

On a ici une double opposition, permettant à la fable d'avoir une dynamique dialectique, dont la conclusion se veut la résolution qualitative. Mais, comme chez Jean de La Bruyère et François de La Rochefoucauld, cette résolution amène un saut au repli général.

IX. Le rat de ville et le rat des champs [des lignes sont sautées pour faciliter la lecture.]

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
À des reliefs d'Ortolans.

Sur un Tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête :
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

À la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire,
Rat en campagne aussitôt :
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre rôl.

C'est assez, dit le Rustique ;
Demain vous viendrez chez moi :
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.

Mais rien ne me vient interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Les moralistes ne voient pas de solution à part la méfiance pour le nouveau, qui modifie et met en danger. C'est l'une des grandes caractéristiques produisant le pessimisme des moralistes.

L'exemple également très parlant ici est *La cigale et la fourmi*. La première est sympathique mais imprévoyante, la seconde apparaît comme prévoyante mais désagréable.

On se doute que la sympathie de l'auteur va à la cigale, avec une dénonciation du capitalisme et de ses exigences en termes de travail... mais c'est tout de même la fourmi qui triomphe.

I. La cigale et la fourmi [des lignes sont sautées pour faciliter la lecture.]

La cigale ayant chanté
Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.

La Fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?

Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaie.

Vous chantiez ? j'en suis fort aise,
Eh bien! dansez maintenant.

Les moralistes ont trouvé une méthode d'exposition permettant une critique de la société, mais ils n'ont pas de perspective historique sur quoi s'appuyer pour espérer. Il ne leur reste que leur morale.

Les rapports marchands et la perception des choses

Ce qui est frappant chez Jean de La Fontaine, c'est ainsi un certain pessimisme, fondé sur un regard critique des mœurs de son époque.

En fait, les rapports marchands sont particulièrement présents dans les *Fables*, la raison en est simple : tout comme chez Jean de La Bruyère et François de La Rochefoucauld, on a la constatation de la prégnance toujours plus forte de la tendance capitaliste.

La fable *La laitière et le pot au lait* décrit de manière absolument claire l'esprit capitaliste propre à la jeune fermière qui espère vendre son pot au lait à un prix lui permettant d'avoir des poulets, puis un cochon, une vache, un troupeau, une étable.

On a ici la présentation d'une démarche d'accumulation s'appuyant sur la vente d'un produit à la ville par le fermier, élément clef du capitalisme. Jean de La Fontaine explique que « *chacun songe en veillant* », ce qui est une présentation approfondie de l'esprit ambitieux propre à la personne cherchant à accumuler les marchandises et l'argent.

Jean de La Fontaine le fait dire ouvertement à la fermière :

« Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable;
J'aurai le revendant de l'argent bel et bon »

Or, dans la fable, la fermière fait tomber le pot au lait et perd sa fortune potentielle :

« Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée »

C'est là précisément qu'on reconnaît la philosophie de Jean de La Fontaine, qui pratique un anticapitalisme romantique, considérant que les modifications font tourner la tête aux gens.

Un certain mode de vie disparaît ; il constate amèrement dans *La cigale et la fourmi* que « *la Fourmi n'est pas prêteuse* » et il s'aperçoit, comme tous les moralistes du XVIIe siècle, que les mœurs sont corrompus par des manigances, des formes parasitaires.

C'est le sens de la morale de la fable *Le corbeau et le renard* :

« Le Renard s'en saisit, et dit :
"Mon bon Monsieur, Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui j'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute." »

Tout cela n'est pas clair : la richesse n'est pas automatique dans le travail, certains opportunistes réussissent, les mœurs changent. La malhonnêteté devient une norme bien établie, comme ici résumé dans *La chauve-souris, le buisson et le canard* :

« Le plus petit Marchand est savant sur ce point;
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte »

Tout cela choque les moralistes du XVIIe siècle, cela les perturbe car ils entrevoient une modification toujours plus forte, aux conséquences non prévisibles et dont il y a tout lieu de se méfier.

La fable *Le savetier et le financier* est ici tout à fait représentative. Un savetier, pauvre mais heureux, chante du matin au soir, ce qui dérange le sommeil du financier. Ce dernier remet alors une somme d'argent au premier, qui alors perd sa joie de vivre, est inquiet pour son argent au point de sombrer dans la paranoïa :

« Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. »

Cette fable n'a pas de morale séparée, ce qui est frappant : le savetier rend les écus, afin de récupérer ses chansons et son somme. C'est donc ce qui est juste, par opposition à l'attitude du financier qui cherche à généraliser le capitalisme. Jean de La Fontaine s'en moque de la manière suivante :

« C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant l'éveillait,
Et le Financier se plaignait,

Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire. »

La critique est ici explicite et elle est essentielle pour comprendre le positionnement de Jean de La Fontaine. Les rapports marchands modifient la perception des choses, l'ordre traditionnel et ces deux remises en cause sont utilisées par les moralistes comme critique progressiste d'un côté, comme critique réactionnaire d'un autre.

On sait que cette approche critique est allé jusqu'à Honoré de Balzac, qu'elle a également été à la source de l'idéologie pétainiste, en étroit rapport avec le catholicisme social. Cependant, tout part du XVIIe siècle, de la constatation d'une évolution semblant incompréhensible.

Jean de La Fontaine, dans *Le trésor et les deux hommes*, raconte comment un homme veut se suicider, mais un pan de mur cède et il découvre un trésor. Le propriétaire arrive, voit son trésor perdu et profite de la corde présente pour se pendre.

C'est le symbole même de l'incompréhension face au « hasard » du capitalisme et de sa concurrence. Qui devient riche ? Qui n'y parvient pas ? Pourquoi ?

Voici la scène de la pendaison décrite, avec sa morale (des lignes sont sautées pour faciliter la lecture) :

« L'Homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas? Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.

Le lacs était tout prêt, il n'y manquait qu'un homme:
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit. »

Pareillement dans *Du thésauriseur et du singe*, Jean de La Fontaine dénonce l'accumulation vaine :

« Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles. »

Dans *Le berger et la mer*, il raconte la mésaventure d'un berger ayant perdu tout ce qu'il avait investi dans la mer, c'est-à-dire dans le commerce international ; la morale est la suivante :

« Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront. »

Ne pas se fier aux promesses de monts et merveilles relève de la morale, qui ne fait confiance qu'au sens du réel, pas à un destin au hasard incompréhensible.

Le sort, le destin

Quand on regarde une fable de Jean de La Fontaine et qu'on veut en saisir le sens, il faut discerner de laquelle des trois approches possibles elle relève.

Jean de La Fontaine ne parvient pas à choisir entre un néo-stoïcisme austère appelant au repli sur soi, une philosophie de l'attitude raisonnée dans quoi qu'on fasse et enfin une dénonciation pratiquement matérialiste de l'émergence du capitalisme.

D'où provient l'existence de ces trois approches, qui n'en sont en fait que deux comme on va le voir ?

Cela tient à la tentative de Jean de La Fontaine de saisir la réalité, de proposer une philosophie pratique, une philosophie de l'attitude raisonnée dans quoi qu'on fasse.

C'est son objectif et soit il échoue et bascule dans le néo-stoïcisme qui est l'idéologie de la monarchie absolue, soit il bascule dans le matérialisme porté par la bourgeoisie.

Quelle est la source de ce déséquilibre ?

C'est qu'on ne peut assez souligner comment Jean de La Fontaine, dans ses *Fables*, aborde de manière ouverte la question de l'accumulation du capital et comment il tente de former une critique de celle-ci.

C'est même la clef pour comprendre le caractère décousu des *Fables*, un souci qu'on retrouve chez tous les moralistes.

Ceux-ci ne pouvaient en effet pas comprendre ce qui se passait. Le développement du mode de production capitaliste à travers la monarchie absolue leur apparaissait comme à la fois inexorable, critiquable, étrange.

Pour cette raison, la critique ne pouvant s'appuyer sur une classe ouvrière qui n'existe pas, il y a un

déséquilibre.

Voici par exemple une fable où la tentative de formuler une critique positive de la course à l'accumulation, au nom d'une morale matérialiste pratiquement épicurienne, est évidente.

Le loup et le chasseur

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t il jamais: C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami; tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui: redoute un sort semblable
A celui du Chasseur et du Loup de ma fable.

On a une même logique dans *Le loup et le chien* : le loup préfère la liberté à la sécurité du chien, qui fait de ce dernier un serviteur.

Voici la fin de cette fable :

« Qu'est-ce là ? lui dit-il. Rien. Quoi ? rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor. »

Le problème est que comme Jean de la Fontaine se veut un portraitiste et un moraliste au sens d'un observateur, il peut très bien faire une fable dont la base est entièrement différente, voire opposée.

Dans la *Fable* suivante, il ne fait rien d'autre que conseiller par exemple la personne cherchant à accumuler du capital.

La poule aux œufs d'or

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor:
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches!

Jean de La Fontaine est un conseiller ; il ne dit pas qu'on ne peut pas devenir riche, mais qu'il faut le faire de manière rationnelle.

Comment faut-il alors comprendre la fable de la grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf ?

Car la morale est explicite : ceux qui veulent en faire trop échouent lamentablement, il ne faut pas vouloir trop faire.

« Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages. »

Ce positionnement est tout à fait opposé tant au conseil de profiter de la vie qu'à celui d'accumuler de manière sage.

Il en va de même lorsque, dans *Le loup et l'agneau*, Jean de La Fontaine dresse ce constat d'un pessimisme complet :

« La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure. »

Philosophiquement, cela se concrétise avec de très nombreuses remarques de Jean de La Fontaine sur le destin, que le stoïcisme reconnaît comme puissance rendant inévitables les choses, à l'opposé de l'épicurisme qui rejette le concept.

Jean de La Fontaine ne choisit pas son camp, à certains moments il penche d'un côté, à d'autres de l'autre côté.

Dans *L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, il dénonce les astrologues :

« Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe »

Dans *L'Horoscope* on lit pareillement :

« Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans. »

Cependant, le début de cette fable consiste en les lignes suivantes :

« On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter »

C'est-à-dire que Jean de La Fontaine ne croit pas en l'horoscope, mais relativement au destin qui, dans bien des fables, apparaît de manière implacable, comme si l'inspiration antique rendait cela obligatoire.

Voici la fin de *La souris métamorphosée en fille* :

« Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin. »

Dans *La cour du lion*, on lit ainsi :

« Sa Majesté Lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le Ciel l'avait fait maître »

Dans *L'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit*, c'est encore plus marqué, puisque c'est celui qui l'attend dans son lit qui triomphe, en raison du destin. La fortune y est présentée comme « *la fille du sort* »

Dans *L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune*, le propos est ambigu, les hommes se comportant mal, accusant le sort, mais celui-ci semble tout de même exister.

Cela exprime parfaitement que les moralistes sont très perturbés par le capitalisme, c'est-à-dire le caractère hasardeux de la victoire dans le cadre de la concurrence. C'est cela même qui a provoqué les grands débats sur la prédestination à l'époque.

L'émergence de la richesse, du succès, tout apparaît incompréhensible.

Les animaux comme dignité du réel

Jean de La Fontaine avait conscience de la limite de sa démarche et il a tout de même tenté d'y faire face, en promouvant la dignité du réel.

Dans ses *Fables*, les animaux ne sont pas que des masques des hommes ; ils ont leur dignité, un animal peut tout à fait être une « mère éplorée », les sentiments eux-mêmes sont présents, comme dans la fameuse fable des deux pigeons.

Celui qui s'ennuie regrette amèrement d'être parti et d'avoir abandonné son amour par folie des grandeurs ; c'est là une des plus belles si ce n'est la plus belle fable de Jean de La Fontaine, qui dépasse en fait d'ailleurs l'approche propre à une fable (des sauts de ligne sont ajoutés pour faciliter la lecture).

« Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux s'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins, que les travaux,

Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avance davantage !
Attendez les zéphyr. Qui vous presse ? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.

Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que Faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ?

Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.

Je le désennuierai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint ;
Vous y croirez être vous-même.

À ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las,
Les menteurs et traîtres appas.

Le las était usé ! si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle

Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines ;
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste ;
J'ai quelquefois aimé ! je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune Bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.

Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ? »

Jean de La Fontaine avait conscience qu'il devait non pas se contenter de dépeindre, mais atteindre la dignité du réel. Il ne pouvait pas se contenter de se moquer, car cela aurait fait de lui un Molière mais sans le théâtre.

Il fallait donc s'orienter vers la dignité du réel. Son matérialisme est la base de sa quête de présenter le réel en portraitiste. D'où, parfois, des formules matérialistes disséminées dans les *Fables*, comme par exemple :

« Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. » (Les poissons et le cormoran)

« L'accoutumance ainsi nous rend tout familier:
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue. » (Le Chameau et les Bâtons flottants)

« Il se faut entr'aider ; c'est la loi de la nature » (L'âne et le chien)

« D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor. » (Le laboureur et ses enfants)

« En toute chose il faut considérer la fin. » (Le renard et le bouc)

« Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant . » (Le pouvoir des fables)

Dans *L'avare qui a perdu son trésor*, la première chose que dit par exemple Jean de La Fontaine que « *l'usage seulement fait la possession* ». C'est là une ligne matérialiste élémentaire, qui s'oppose à la possession abstraite.

La fable se moque d'un avare en pleurs, car on lui a volé le trésor qu'il avait caché et dont, par définition, il ne profitait pas : il ne voit pas la réalité jusqu'à sa substance.

Mais vers quoi se tourner pour y arriver ? Jean de La Fontaine a pressenti que la question n'était pas vers quoi se tourner, mais vers qui.

Reconnaître la dignité des animaux, c'est reconnaître la dignité du réel. C'est d'ailleurs bien cet aspect qui a fait que Jean de La Fontaine est si populaire et qu'il a été surtout fait lire aux enfants, alors qu'ils ne sont nullement en mesure de saisir la complexité et la subtilité du message.

En se posant en défenseur des animaux, Jean de La Fontaine entrevoit la résolution des problèmes posés à l'Humanité dans la contradiction villes-campagnes se développant avec l'irruption du capitalisme dans le cadre de la monarchie absolue.

Il voit la possibilité d'affirmer quelque chose positivement, de valoriser et non plus simplement d'être critique ou passif, d'appeler à être critique ou passif.

Ses *Fables* sont donc parsemées de remarques diverses, plus ou moins ouvertes, en faveur des animaux, comme ici dans *L'Homme et la Couleuvre* :

« A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper) »

Dans *Les Animaux malades de la Peste*, Jean de La Fontaine se moque de la manière suivante de la prétention humaine à dominer les animaux :

« Et quant au berger, l'on peut dire [c'est le Renard qui parle]
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.»

Les *Fables* ne sont donc pas simplement une fin en soi ; elles portent également un cheminement, une réflexion.

Contre les animaux-machines

Jean de La Fontaine a tenté de formuler sa conception de la dignité des animaux, dans un texte envers placé dans les *Fables*, sous le couvert d'un discours à Madame de la Sablière.

Celle-ci l'a hébergé de 1673 à 1693, et en plus de saluer sa protectrice, il développe toute la philosophie matérialiste concernant les animaux.

Voici l'extrait concerné, relativement ardu de par sa forme ornementale typique du XVII^e siècle et convenant bien plus aux fables qu'à la littératures d'idées.

Il est capital, dans la mesure où il représente un aboutissement des *Fables*, largement nié par la critique bourgeoise qui voit en les *Fables* une simple expression statique, finie, chaque faible se suffisant en soi, étant réduite à un élément isolé.

Il témoigne d'une réflexion clef qui, au-delà d'annoncer les Lumières et leur matérialisme, pose le rapport aux animaux, dans le cadre de la contradiction villes-campagnes, ce qui est à mettre en rapport avec le matérialisme dialectique.

Voici les arguments de Jean de La Fontaine :

Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie, Subtile, engageante et hardie.

On l'appelle nouvelle: en avez-vous ou non
Où parler? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.

Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit: elle sonne à la fin.

Au dire de ces gens, la bête est toute telle:

« L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle?

Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté:
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela: ne vous y trompez pas.

Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.

Voici de la façon que Descartes l'expose;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur:

Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.

Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait,
Sur l'objet ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi.

Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,

L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!

Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.

On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;

Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord, il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:

Je parle des humains, car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'une et l'autre rivage.

L'édifice résiste, et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'oeuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:

Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du Nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman.
C'est le roi polonais. jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps:
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.

Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure,
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?

Ce que j'ai déjà dit: qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement:

La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
Je sens en moi certain agent,
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même.
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême;
Mais comment le corps l'entend-il?

C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide!

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait: le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.

Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux:
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas; l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante, après tout, n'a point:
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Jean de La Fontaine a bien saisi la dignité du réel.

Un double caractère

Les *Fables* ont un double caractère : d'un côté, elles sont individuellement chacune un portrait, de l'autre elles forment un ensemble posant une certaine réflexion philosophique sur la vie.

Quel est l'aspect principal ? Il y a ici deux approches possibles.

Soit on les prend isolément, en les considérant une par une, ce qui a été la norme jusqu'à présent, en raison de l'esprit étroit propre à la bourgeoisie, qui a cherché à diviser l'oeuvre pour trouver, de manière pragmatique, une utilité particulière à chacune d'elle.

Soit on considère l'oeuvre comme un ensemble, formant un portrait général, en partant du principe qu'il y a un rapport dynamique entre chaque fable et l'ensemble, avec une autonomie relative, mais un fond commun dans l'identité relevant d'une construction générale, à visée portraitiste dans le cadre de la contradiction entre villes et campagnes, la question des animaux ressortant alors fort logiquement.

Dans le premier cas, Jean de La Fontaine est un enseignant plus ou moins raté dans son utilisation des *Fables* : c'est l'accusation faite par exemple par Jean-Jacques Rousseau.

Dans *L'Émile*, on a ainsi ce passage accusateur :

« On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende.

Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes. »

Et Jean-Jacques Rousseau de parler d'une « *multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfants* » et d'expliquer :

« Je demande si c'est à des enfants de dix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit ? (...) »

Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres (...).

Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion ; et quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout.

Mais, quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire ; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oserait attaquer de pied ferme (...).

Composons, monsieur de la Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables ; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet ; mais, pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que, dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon. »

Cette approche peut être formellement juste, mais elle est fondamentalement réductrice ; les critiques, dont Jean-Jacques Rousseau ou encore Alphonse de Lamartine, n'ont pas saisi la dimension portraitiste ni la problématique du rapport villes-campagnes, qu'eux-mêmes pourtant tentaient d'aborder.

On sait bien en effet que Jean-Jacques Rousseau a posé la question de l'authenticité des comportements, d'un certain rapport à la nature, Alphonse de Lamartine étant quant à lui un romantique.

Leur aveuglement tient sans doute précisément en cela, Jean de La Fontaine constatant le début d'un processus qu'eux voyaient déjà comme bien approfondi.

C'est en cela que Jean de La Fontaine doit être salué, non pas seulement comme fabuliste, c'est-à-dire comme moraliste, mais comme penseur d'une thématique nouvelle, n'hésitant pas à se confronter à René Descartes et sa démarche mécaniste.